

R. n.º 51
1907

148

I-3, 35, 4

3

Or, quelques jours après cette grande victoire,
Alphonse triomphant revint dans ses Etats,
Pour y jouir en paix de l'immortelle gloire
Dont il s'était couvert dans ces rudes combats.
Vers cette époque alors, O crime épouvantable!
A Coïmbre arriva l'histoire lamentable
De cette pauvre Inès, digne du plus beau sort,
Et qui ne devint reine hélas! qu'après sa mort.

47



de Fontenay
"

O pur et saint Amour, au pouvoir de tes charmes
Toi qui sais enchaîner les hommes sans pitié,
Tu causas cette mort, cruel, sans voir les larmes
De qui te consacrait la plus vive amitié !
Si l'on dit que les pleurs de celui qui t'adore
Ne peuvent apaiser la soif qui te dévore,
C'est que tu veux parfois, tyran au cœur d'airain
Voir tes nombreux autels baignés de sang humain.



de Coutoij

Tu vivais, belle Inès, tranquille, insouciante,
 Cueillant sans nul souci le fruit de tes printemps,
 Dans cette illusion du cœur, folle et riante,
 Que la Fortune, hélas! ne laisse pas longtemps.
 Du Mondégo les bords enchantés et joyeux
 Buvaient avec amour les larmes de tes yeux,
 Et ta bouche enseignait à la plante, à la fleur,
 Le nom que tu portais au plus profond du cœur.

—H—
 Variante

~~Buvant de tes beaux yeux les pleurs avec ivresse
 Le Mondégo jamais n'a craint la sécheresse.~~

de Pontfard

Et les fleurs répondaient à son âme ravie
Que ce prince adoré, l'objet de son amour,
Emportait en partant le bonheur de sa vie
Et qu'il pensait à elle et la nuit et le jour.
Elle y pensait aussi... La nuit, c'était en songes
Enivrants et dorés, doux et tristes mensonges;
Et le jour, ses travaux, ses soucis, ses desirs,
Pour elle tout était souvenir de plaisirs

— 44 —



de Coutinho

S'il l'avait bien voulu, des dames de la Cour
Aucune n'eut osé se montrer trop cruelle ;
Mais Toi, quand tu nous tiens, O tendre et saint Amour,
Tu nous fait dédaigner tout ce qui n'est pas « Elle ! »
En voyant ces enfants bruler des mêmes feux
Don Alphonse, indécis, voudrait combler leurs vœux,
Mais son peuple murmure, et, craignant sa colère,
Il refoule en son cœur les sentiments d'un père.

a modifier



de Couto

Tu l'as donc résolu, Roi cruel et barbare !
Eh quoi ! Des jours d'Inès tu veux trancher le cours !
Crois-tu donc, par la mort que ta main lui prépare,
Eteindre dans le sang de si vives amours ? ...
Quelle aveugle furie a permis que ton bras
Dont le More a senti le poids dans vingt combats,
Que ce bras tout chargé d'une gloire immortelle
Osât percer le sein d'une faible donzelle ! ...

à revoir



de Couto

Les horribles bourreaux la traient à genoux ;
Le roi, pâle et tremblant, d'un signe les arrête,
Il voudrait pardonner, mais le peuple en courroux,
Cruel comme un enfant, a demandé sa tête.
Elle alors, tristement, dans sa douleur amère
Ne peut que murmurer une faible prière,
Pour l'amant, pour les fils qu'elle laisse ici bas,
Souvenir plus cruel encor que le trépas.

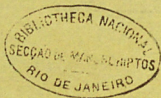
R



de Burton

Lors, elle élève au Ciel ses yeux baignés de larmes,
 (Ses beaux yeux, seulement; car d'affreux scélérats
 Ministres au cœur dur, sans pitié pour ses charmes,
 Dans des liens honteux ont enfermé ses bras!)

Puis, pensant à ses fils, à ces beaux chérubins
 Que sa mort, tout à coup va laisser orphelins,
 Qu'elle a chéris, aimés, plus que tout sur la terre,
 Elle adresse ces mots à leur royal grand-père :



#

de Fontenay